

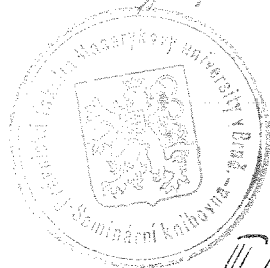
11-F-129

# LES SOKOLS.

L'HISTOIRE, LA TÂCHE ET  
LE BUT DES GYMNASTES  
SLAVES »SOKOLS«.



*III eq f. 19.*



*III/1378*

## LES SOKOLS.

C'est ainsi que l'on peut caractériser la tendance et le but des sociétés de gymnastique : »Les Sokols« : elles sont des organisations nationales, qui cultivent la gymnastique, dirigée conformément au but initial, pour donner au peuple des fils et des filles sains et forts, unissant l'éducation physique à l'éducation morale, par une culture systématique de la beauté, de la morale, et de la bravoure, pénétrée par l'esprit national et démocratique.

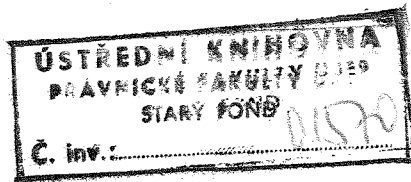
Elles ne sont pas alors de simples sociétés de gymnastique, travaillant en vue du développement physique, mais elles visent un but noble et élevé.

Tous les membres sont entre eux comme frères et soeurs, ayant la même égalité et les mêmes droits. Ils ne connaissent pas de différence de classes et de position, ni dans leurs associations, ni dans leur vie privée, mais ils travaillent tous pour le rapprochement des frères de toutes les classes de la nation. Ils appliquent leurs principes dans la vie privée et sociale.

Un Sokol est alors le type d'un homme sain, libéral, moral, ayant un sens démocratique et national.

Le créateur et l'édificateur de l'organisation des Sokols est le Docteur Miroslav Tyrš, philosophe, critique d'art et esthéticien. Il a fondé en 1862 la première société des Sokols à Prague, dans la capitale de la Bohême, il indiqua précisément son but, en organisant son activité et en la considérant comme la base fondamentale de la constitution des Sokols tchèques et slaves.

Cinquante années se sont écoulées depuis la fondation de cette organisation sokole, et les Sokols, arrivèrent pendant tout ce temps à un haut degré de



Imprimerie : Dr. Ed. Grégr et fils. Prague-II.  
Au frais de »Česká Obec Sokolská«.

développement. L'idée sokole qui avait à lutter contre beaucoup d'obstacles, étant mal comprise dans le peuple, et persécutée par le gouvernement et les magistratures, se répandit de la capitale dans les petites ville de Bohême, de Moravie et de Silésie, et plus loin encore dans les autres pays slaves, et elle a planté partout ses racines. Les sociétés sokoles tchèques s'associèrent en 1899 dans une seule organisation » Česká Obec Sokolská « (L'Union tchèque des Sokols), qui se chargea de la direction des Sokols tchèques.

Les Sokols jouissent aujourd'hui d'une faveur universelle et on les connaît partout à l'étranger. » L'Union tchèque des Sokols « remportait la victoire dans les concours de l'Exposition Universelle en 1889, à Nancy en 1892, à Arras en 1904, dans les concours internationaux à Prague en 1907, à Londres en 1910 et dans les concours à Turin en 1911.

Dans une période de cinq à six ans » L'Union tchèque des Sokols « organisa ses Fêtes fédérales, dont la bonne réputation est connue dans l'Europe entière, et qui deviennent une occasion de réunion de tous les Slaves ainsi que des représentants des organisations gymnastiques de l'Europe. La première Fête fédérale fut organisée en 1882 et 720 membres hommes y participèrent, la dernière eut lieu en 1907 avec la participation de 8000 hommes, 2372 femmes et de 12.555 membres en uniforme des Sokols. Après la statistique du 1 janvier en 1911, l'Union tchèque de Sokols comptait 945 sociétés Sokoles en 38 districts, en tout 80.402 hommes et 14.585 femmes. Il y avait 5256 moniteurs et 1334 monitrices. Aujourd'hui, au moment de la VI. fête fédérale, il se trouve déjà 11000 sociétés en Bohême, en Moravie, en Silésie et dans la Basse Autriche avec plus de 100.000 membres.

On fait de la gymnastique dans les sociétés sokoles, régulièrement et systématiquement, chez les enfants, jusqu'à la 14 année. En 1911 il y avait 15.526 garçons et 11.080 filles. Les jeunes gens à partir de 14 jusqu'à 18 ans, en 1911 il y avait 10.981 garçons.

En même temps que l'activité gymnastique qui se manifeste deux ou trois fois par semaine dans des exercices systématiques et réguliers,\* se montre le désir de culture éducative de tous les membres des Sokols.

On atteint ce but par des moyens différents. En premier lieu, par une discipline stricte et sévère, maintenue dans l'établissement de gymnastique et même au dehors, pénétrée, par un esprit d'amitié et de fraternité et un contact continu et sincère de tous les membres sans égard pour l'âge, l'éducation et la position, puis à l'aide de conférences régulières, de discussions, d'amusements choisis, d'excursions instructives aux bibliothèques et aux salles de lectures publiques etc.

Relèver le Tchèque physiquement et moralement. exalter en lui la force, la droiture, le sentiment national, voilà le but final des tendances sokoles, tout le reste n'est que moyens.

En 1910 les sociétés sokoles ont organisé 3076 conférences, 3072 excursions, leurs bibliothèques contenaient 44.809 volumes de livres spéciaux et 153.922 volumes de livres instructifs et amusants. On a prêté en 1910 plus de 19.000 volumes aux 23.000 lecteurs.

\* Le fondateur du système gymnastique des Sokols est le Docteur Miroslav Tyrš, et son système consiste dans l'exercice symétrique aux appareils et sans appareils; son but initial était une éducation physique générale et c'est pourquoi elle provoque des exercices de tous genres, répondant à certains desiderata pédagogiques, hygiéniques et esthétiques.

Le foyer des tendances sokoles est Prague et ses environs où il y a 26 sociétés sokoles avec 10.000 membres.

Les femmes sokoles sont organisées dans des branches spéciales, et suivent les mêmes voies que les hommes. Leurs déléguées prennent place dans tous les comités, qui s'occupent des affaires des sociétés sokoles.

La Revue officielle de l'Union tchèque des Sokols, est le «Moniteur des Sokols» publié à 10.000 exemplaires, mais le plus vieux journal, fondé par le Dr. Miroslav Tyrš est la revue: «Sokol». Outre cela on publie encore 15 autres revues sokoles, également bien répandues.

Ce n'est pas seulement dans les pays tchèques, mais aussi dans tous les pays slaves, que l'idée de Tyrš eut bientôt pris un développement considérable, il n'y a pas aujourd'hui un seul pays slave qui n'ait ses associations sokoles. Plus tard, les sociétés sokoles tchèques, polonaises, croates, slovènes, serbes et bulgares se sont réunies en une seule organisation gymnastique appelée: «La Ligue des Sokols Slaves» au nombre de 200.000 membres.

La fête fédérale de cette grande fédération, organisée en 1912 à Prague a offert un tableau collectif de la gymnastique et de l'activité de toutes les nations slaves, un tableau clair, détaillé et admirable.

Voilà un article de Mr. Jean Péllisier publié dans divers journaux européens:

Le programme des fêtes organisées sur le plateau de Letná par la Fédération des Sokols Slaves s'est déroulé avec une magnificence et un éclat incomparables.

L'arène, encore vide paraît immense: elle est grande comme la place de la Concorde à Paris et sur ces

quatre faces sont bâties des estrades qui fourmillent de monde. Les places les plus chères et la tribune officielle sont situées à l'ombre, comme dans les arènes espagnoles. On nous dit que 60.000 personnes environ sont déjà assises, — tandis qu'une centaine de mille se promènent sur la pelouse qui sépare les estrades de l'arène et cela avec un calme et un ordre parfait qui ne laissent pas de nous impressionner favorablement. Evidemment, nous avons à faire à un peuple discipliné, qui ne trouve pas sa joie et son amusement dans le désordre.

L'amphithéâtre qui fait face au nôtre est de beaucoup le plus pittoresque. Les Sokols qui l'occupent, portent presque tous leur uniforme, la chemise rouge. Quelques petits groupes seulement de Sokols ruthènes portent la chemise bleue. La distance qui nous sépare d'eux nous empêche de distinguer les individus. On ne voit sous le clair soleil, qu'une masse diaprée qui ressemble à un champ de coquelicots et de bleuets. L'oeil en est ébloui. Jamais en Europe, ni en Espagne, ni en Italie, il ne nous souvenait d'avoir vu pareille arène et pareil amphithéâtre. Ceux de nos confrères qui avaient été dans l'Inde, disaient que le champ de Letna pouvait donner une idée du Durbar de Delhi.

Après quelques minutes d'attente, le canon tonne et la fête commence. Elle se déroule pendant près de quatre heures avec l'éclat et la gravité d'une véritable cérémonie religieuse et l'intérêt qu'elle provoque va toujours croissant.

L'orchestre composé de 120 exécutants, se met à jouer et c'est au son de la musique, que se continuent tous les exercices: il serait impossible de trouver un meilleur moyen de régler d'une façon parfaite le mou-

vement de grandes masses comme celles qui vont évoluer sous nos yeux.

Tout d'abord, quelques gracieux exercices de petits groupes de femmes russes et américaines, nous permettent d'admirer la souplesse, la variété, la rapidité, l'harmonie des mouvements de la gymnastique sokole.

C'est presque de la danse, — mais on sent cependant que c'est encore de la gymnastique et que chaque geste est calculé pour amener un harmonieux développement des diverses parties du corps. Et c'est peut-être l'utilité profonde de tous ces mouvements qui les rend si puissamment évocateurs de beauté.

Mais ce n'était là qu'un prélude. Notre enthousiasme déjà éveillé par les exercices de quelques petits groupes sokols, n'allait plus connaître de borne, lorsque nous vîmes évoluer les grandes masses.

Au son d'une marche entraînante, des deux côtés de l'arène, deux torrents humains s'avancent l'un vers l'autre d'un pas rapide et en rangs très serrés comme ceux d'une antique phalange. De chaque côté il arrive plus de 6.000 hommes. Le défilé de cette véritable armée a quelque chose de saisissant. Tout de suite on est dominé par la grandeur du spectacle, on fest frappé à la fois par la force, la vigueur, l'énergie qui se dégagent de cette masse humaine et on admire en même temps l'ordre parfait qui règle ses moindres mouvements. On s'aperçoit que les membres d'une même file se tiennent par la main, enchaînés l'un à l'autre comme les membres de la légion thébaine et la phalange évolue avec la même précision et la même élégance que l'individu isolé. Quand les deux colonnes s'arrêtent en face l'une de l'autre au milieu de l'arène, leur masse est si imposante qu'elle provoque déjà un tonnerre d'applaudissements.

Il s'agit maintenant pour ces 12.000 hommes de prendre leurs distances pour pouvoir exécuter ensemble leurs mouvements. La tâche, à premier abord, ne paraît pas facile. Elle s'accomplit cependant en quelques minutes de la façon la plus simple. Toujours au son de la musique, les deux colonnes font un changement de direction, se remettent en marche.

Par une série d'évolutions elles se dédoublent en quatre, puis en huit colonnes et ces colonnes qui ont de 80 à 100 files de profondeur restent pendant tout le mouvement, d'une régularité impeccable.

Encore une fois, les colonnes s'arrêtent, puis, tout à coup, elles se dessèrent et se déploient comme un éventail, chaque homme étend les bras et se trouve à sa place. Les 12.000 hommes ainsi alignés occupent maintenant toute l'arène et forment des desseins géométriques d'une rectitude parfaite. Leurs bras toujours tendus forment comme des allées couvertes. L'immobilité est parfaite. Rien du plus impressionnant. Après que les moniteurs sont passés en courant à travers les files pour s'assurer que tout est bien en ordre, un son de trompe du moniteur général placé sur le toit de la tribune officielle retentit et tous les bras s'abaissent en même temps. Un bruit sec, comme la décharge d'une pièce d'artillerie, que font ces 24.000 mains, s'abattant sur la cuisse, montre bien la précision avec laquelle cette masse humaine est habituée à manoeuvrer. Les clameurs admiratrices de la foule redoublent, les mouchoirs et les chapeaux s'agitent avec frénésie: c'est le même délire que celui que saisit les spectateurs des courses de taureaux. Pendant ce temps, les Sokols demeurent impassibles.

Nouveau coup de trompe: la musique se remet à jouer. Pendant ce temps, deux moniteurs placés sur

le toit, à droite et à gauche de la tribune officielle, répètent les mouvements, que tous les Sokols vont exécuter en même temps. Pour servir d'exemple, on a choisi les plus beaux et les plus habiles d'entre eux. Leur fine silhouette se découpe élégamment dans le ciel et baignés de lumière, leurs moindres gestes, suivis des regards d'une foule attentive, ils sont beaux comme des demi-dieux.

Puis c'est la foule entière des Sokols, déployés dans l'arène, qui répètent en même temps, toujours au son de la musique, les gestes que les moniteurs viennent de rappeler. Ces gestes sont infiniment gracieux, ils n'ont rien de heurté, rien de rigide, ils sont admirablement choisis pour présenter dans sa gloire toute la beauté du corps humain et exécutés en même temps par des milliers d'individus qui semblent n'avoir qu'une même âme, ils deviennent émouvants comme un symbole: celui du patriotisme, celui du sentiment national, qui donnent à tous ces corps un même désir, une même volonté et une même attitude. Les milliers de bras qui s'élèvent et s'abaissent font passer dans l'air comme un sifflement: on dirait les vagues de la mer qui viennent se briser sur un rocher. Le soleil qui dore ces bras et ces épaules nues, les font ressembler. Le soleil qui dore ces bras et ces épaules nues, les font ressembler à un vaste champs d'épis qu'agite le vent. Mais le spectacle change chaque seconde: maintenant on ne voit plus que le blanc de leurs maillots, où le bleu de leurs culottes, puis reparaissent sur les épaules nues les tâches de lumière. Il n'y a pas de peintre impressionniste qui serait capable de rendre cette rapide succession de tons et de couleurs, il n'y en a pas surtout qui pourrait rendre le mouvement à la fois puissant et gracieux de cette énorme masse.

On éprouve un véritable éblouissement. On croit être transporté hors du réel, on croit voir se réaliser l'impossible et les acclamations ne cessent de monter jusqu'au ciel.

Leurs exercices finis, les Sokols se reforment en colonnes serrées en répétant en sens inverse la série des évolutions qui leur a servi à se dédoubler et ils quittent l'arène, nous laissant le regret d'un beau rêve qui viendrait de s'évanouir.

Après les hommes, ce sont les femmes, qui viennent de la même façon prendre place dans l'arène. Elles aussi provoquent de vifs sentiments d'admiration. Pourtant elles ne sont que cinq mille et leur uniforme assez semblable à un costume de bain de mer n'a rien de particulièrement attrayant. De plus elles semblent manoeuvrer avec plus de mollesse que les hommes, car on n'entend pas dans l'air le sifflement de leur bras. Pourtant, comme les hommes, elles savent garder pendant les exercices un ordre et un calme parfait, si parfois l'une d'elle tombe frappée d'insolation ou exténuée de fatigue, elle est emportée par l'ambulance sans que les autres, impassibles, détournent la tête ou cessent de faire le mouvement que la musique leur commande. Evidemment, la gymnastique sokole est un admirable remède contre la nervosité.

Les résultats que les disciples de Tyrš et de Fügner, les fondateurs des Sokols, sont arrivés à obtenir de grandes masses comme celles que nous avons sous les yeux, sont tellement étonnants, qu'ils arrachaient des cris d'admiration aux adversaires des Tchèques eux-mêmes, qui assistaient à la fête.



DR. MIROSLAV TYRSCH.

## NOTRE TÂCHE, NOS TENDANCES ET NOTRE BUT.\*

Frères et Camarades!

Que voulons-nous? Où allons-nous? Quel chemin nous mènera sûrement et en moins de temps au but? Comment les Sokols doivent-ils participer au travail commun de la nation? Quelle est leur mission dans la vie nationale?

Ce n'est pas par le concours individuel de quelques personnes ni par celui de plusieurs sociétés poursuivant des buts divers, mais par un effort collectif dirigé vers un but précis, que nous entendons résoudre le problème qui nous préoccupe en subordonnant toujours notre propre intérêt à l'intérêt national. Trois sortes de rapports doivent être pris en considération: celui d'abord qui unit chaque membre à la société, puis celui que crée l'identité de tendances entre les membres du Sokol, et enfin celui qui nous unit tous à la nation.

Commençons par la société!

»Qu'est-ce qui assure en soi-même, dans chacune de nos sociétés le progrès, le développement et le perfectionnement auquel nous aspirons?

Nous croyons que c'est la conscience que nous avons que rien n'est parfait et que tout ce qui est et tout ce qui se fait peut être fait autrement et mieux peut-être.

Si nous nous apercevons d'un manque de progrès sous tel ou tel rapport, sachons que ce n'est pas à la

\* Traité que Miroslav Tyrš écrivit en 1870, et qui parut en 1871 comme article de fond du premier numéro de la revue »Sokol«.

perfection portée au degré suprême que cette stagnation doit être imputée, mais bien plutôt à un défaut inhérent à la nature humaine, défaut qui entrave tout progrès, dans la vie privée comme dans la vie publique, à savoir la satisfaction de soi.

La satisfaction de soi est une habitude avec laquelle il faut que nous rompions une fois pour toutes pour assurer le progrès. Loin de nous, bien entendu, l'intention de prendre ici la défense de la versatilité, de l'ondoyance ou du vain ergotage.

Ce qui doit nous préoccuper c'est de savoir si le développement physique du corps a été suffisamment poussé, si la variété qui vivifie tout marche de pair avec l'ordre, si tout se fait sans perte inutile de temps, si dans le travail individuel de même que dans l'exercice d'ensemble il a été tenu compte du goût esthétique, si les commencements reposent sur une base solide, si l'on a pris le chemin le plus court pour assurer la plus grande somme du progrès, si l'effort s'est toujours porté vers les cimes, et si l'ensemble de nos exercices avec tout ce que ce travail comporte a été le mieux réglé et ordonné.

Plus que cela! Le bien jusqu'ici acquis, ne doit pas nous arrêter dans la recherche et la réalisation du mieux de demain. La devise des Sokols doit être: »Eternelle évolution« ou bien »Eternel mécontentement«.

Voici quelle émulation doit régner au sein de chaque société de Sokol: comme frères et camarades, les Sokols doivent rivaliser noblement entre eux, chercher à se surpasser les uns les autres, et se sentir au fond heureux quand l'un se voit dépassé par l'autre.

Tel est l'esprit, telle est la tendance des Sokols qui doit en tout prévaloir. Et plus abondants sont les moyens, plus intense doit être l'effort.

Tâchons de savoir tout ce qui se fait ailleurs dans le domaine qui fixe notre intérêt. Ne nous contentons pas sous ce rapport de seules connaissances livresques, dont je suis pourtant loin de contester l'utilité, mais tâchons surtout de voir, de voir de nos yeux, ce qui vaut infiniment mieux.

Cherchons à connaître par nous-mêmes aussi les tendances qui se font jour au dehors, les mouvements qui s'y dessinent et les progrès qui s'y accomplissent. Ce n'est pas dire, bien entendu, que nos tendances à nous doivent s'adapter à ces diverses évolutions et constituer un mélange difforme de toutes les tendances possibles. Il convient de tout examiner à fond: garder ce qui est conforme à nos conditions et à nos aspirations, rejeter ce qui est contraire à notre esprit et à l'ensemble, au risque de perdre à ce procédé quelque avantage secondaire.

Détruisons la légende que nos adversaires nationaux s'ingénient à faire accrédi-ter à notre sujet au dehors. Leur plus vif désir est de nous lier les pieds et de déclarer après que nous ne pouvons ni ne voulons tenir le pas avec les autres nations. Voilà ce que je tenais à vous dire au sujet de notre Société et de ses tendances. Rappelez-vous encore sous ce rapport qu'indépendamment des progrès accomplis, rien ne serait fait pour notre cause si chacun de nous ne se préoccupait que de soi, gardait tout pour soi-même.

On a dit une fois que le développement que nous poursuivons ne pourra être effectué que lorsque tout Tchèque sera Sokol.

Il n'est ni possible ni même désirable que nous fassions partie d'une société chorale, industrielle ou scientifique: la cause des Sokols cependant qui est commune à tous les états et à toutes les clas-

ses de la société humaine, et qui joue un très grand rôle dans l'éducation physique et morale de la nation tchéco-slave dont elle favorise l'ennoblissement en développant sa force, sa vaillance et sa combattivité, mérite d'être embrassée par toute la nation.

Le gros du peuple ne peut pas rester ici à l'écart, en simple spectateur. Nous n'avons pas à coeur d'être vus et applaudis. Nous voulons que les spectateurs descendent les uns après les autres sur le terrain et y prennent part active aux exercices pour un certain temps. La vigueur et la souplesse doivent être l'apanage commun de tous.

L'effort tenté par un petit nombre, alors même qu'il est considérable, ne peut modifier qu'insensiblement la résultante d'un effort unanime, collectif, un fragment qui doit rester éternellement un simple fragment n'a qu'une valeur relative dans la vie d'une nation. C'est ici que l'on peut répéter le mot:

»Ce qui n'est connu de tous, n'est connu de personne!«

»Ce que le peuple ne sut faire, personne ne sut le faire!«

»Ce qui ne fut fait par le peuple, ne fut fait par personne!«

Nous voici arrivés au troisième point que nous avons indiqué au commencement, c'est le lien qui nous unit à la nation, c'est notre rôle dans l'immense mouvement que représente dans l'ensemble de ses multiples tendances la vie d'une nation. La complexité du sujet est telle qu'on ne peut que l'effleurer. Nous devons nous borner à n'envisager ici que les conditions les plus importantes de la vie nationale, et en ce qui concerne notre cause, nous devons nous limiter à ne nous occuper que de ce qui nous touche de plus près.



D'autant que le but est encore très éloigné et que des concurrents, plus favorisés, nous avaient devancés. Mais ce qui nous stimule toujours dans nos efforts, c'est le sentiment que ce n'est pas pour nous individuellement que nous travaillons, mais pour la nation et que cette belle émulation mise au service d'un effort collectif contribuera en dernier lieu à la grandeur de notre nation, et pourra décider même de son avenir. Je veux vous aider à mieux comprendre le sens de ces mots.

L'histoire des végétaux et des animaux, en général, et des hommes en particulier, n'est qu'une lutte éternelle pour l'existence, une lutte dans laquelle doit disparaître tout ce qui n'est pas viable, ou ce qui nuit à l'ensemble. De ces êtres disparus, il ne reste trace que sous forme de fossiles dans le rocher, ou sous celle de lettres dans les livres appelés Histoire. Telle est la loi générale récemment découverte et dénommée, loi qui régit tout l'univers.

Inexorable, elle règne dans la nature de même que dans l'histoire. Rien ne peut la faire fléchir : ni prières, ni droit d'ancienneté. Elle plia à sa règle certains plants, arbres et animaux qui disparurent faute d'avoir trouvé de quoi prolonger leur existence. Les sociétés les plus florissantes, les nations les plus célèbres devaient subir la dureté de cette loi éternelle.

L'homme, qui n'est qu'un atôme de l'univers, ne peut rien là contre. Une fois qu'il a pris l'âge au milieu d'un monde qui se renouvelle sans cesse, et qu'épuisé, à bout de force, il se traîne ne pouvant tenir le pas avec les autres, il est pris comme dans un tourbillon, secoué, ballotté, il doit succomber à la loi de

l'éternelle évolution quand l'heure fatale vient sonner.

Rappelez-vous ceci et n'oubliez pas que ce n'est pas le passé, si brillant fût-il, mais le présent robuste et actif qui est le garant de l'existence et de l'avenir des nations. Les nations qui ne progressent pas rétrogradent, elles se consomment lentement et doivent céder la place à d'autres plus robustes.

La nature n'a en vue que la vie nombreuse, la vie prise dans son ensemble. Dans tout organisme sain et vigoureux le tout vaut plus que la partie, l'ensemble vaut plus que l'individu. La lutte pour l'existence et pour l'avenir, qui est la loi suprême de la nature, nous montre que la partie qui empêche le développement de l'entier doit disparaître pour que ce qui reste de viable puisse subsister et se développer. Nous ne nous occupons ici, bien entendu, que de l'humanité. Peu importe la façon plus ou moins brutale dont l'opération a été faite. Ce qui est certain c'est que toute nation qui n'existe plus a péri de sa propre faute, et que ce n'est pas sur le champ de bataille, mais bien avant le déchaînement du combat que se joue le sort des nations.

Nulle nation, grande ou petite, ne mourut au moment de sa jeunesse, alors que ses dons et facultés étaient en leur plein développement, chacune s'en alla seulement quand vint sa période de décrépitude et de décadence. Ici comme partout ailleurs la nature se montre inexorable, mais souverainement juste supprimant les membres de l'humanité qui, inutiles ou nuisibles, empêcheraient par leur présence, le sain développement de l'ensemble et le progrès général.

Voilà la bonne, la grande, l'excellente leçon que nous donne l'Histoire, car en dehors de cette lo

nelle, rien dans l'Histoire ne se répète, rien n'est immuablement établi.

«Ce que les siècles avaient miné s'effondre en un instant» et la résistance plusieurs fois séculaire n'est pas un gage sûr de l'avenir, notamment dans une époque si agitée que la nôtre où les jours pèsent plus que ne pesaient autrefois les années.

Quel enseignement s'en dégage-t-il pour nous? — Je vois deux vérités dont l'une très sévère, l'autre plutôt consolante.

La première de ces vérités est que moins nombreuse est la nation, plus grande doit être l'activité que celle-ci doit développer pour s'affirmer, plus elle est tenue aussi d'avoir soin de son développement sain et bien réglé. Car chez les petites nations la stagnation ou la corruption se communiquent plus aisément et plus rapidement à l'ensemble que chez les grandes nations où il faut plus de temps que la matière se gangrène et que la mort ait raison de la vie. Redoublons donc d'attention et de vigilance!

La deuxième vérité est que nulle puissance extérieure, nulle force matérielle et brutale ne peut, à elle seule, anéantir les nations, la vie des nations se développant à la lumière de la vérité, du bien et du progrès public, ne peut être atteinte. Elle échappe à tout danger, n'a rien à craindre du mensonge, de la violence.

Nous voici arrivés à la conclusion. Si les vérités fondamentales dont je viens de vous parler s'étendent à notre nation entière, elles ne peuvent perdre rien de leur efficacité appliquées à nous qui constituons un des plus importants facteurs de la vie nationale. La tâche que nous trace sous ce rapport notre société, parmi

tant d'autres sociétés poursuivant des buts différents, nous paraît double. Nous devons conserver avant tout à notre nation une provision de vigueur printanière qui protège les nations contre l'extinction, une robustesse et une verdeur que seule une excellente santé physique, intellectuelle et morale peut assurer, et qui exclut la stagnation, la déperdition et la rétrogradation, pire défaut des nations. Tâchons donc que tout ce que nous entreprenons soit inspiré d'un esprit jeune, énergique, remuant. Gardons-nous de nous adonner à l'indifférence, à la paresse et à la langueur. Ne nous ravalons pas au rôle des pantins, nous qui avons la mission d'être les premiers et les plus énergiques défenseurs d'une cause importante de notre vie nationale.

Voici encore quelques mots relatifs à notre tendance spéciale. Il a été dit, et non sans raison, qu'une nation peu nombreuse comme la nôtre, et placée dans nos conditions matérielles, n'a devant soi que cette alternative: s'effacer, si nous préférons l'indolence à l'action ou bien se signaler, si nous voulons vivre, développer notre énergie dans tous les sens. Là dessus nul doute n'est permis: nous voulons vivre comme nation, vivre de notre vie nationale. Telle est notre volonté à nous tous.

Nous signaler, nous distinguer n'est pour nous autre chose que de reprendre le rang que nous occupions jadis parmi les nations les plus avancées en civilisation.

Nous ne croyons pas que notre nation ait perdu une seule de ses anciennes vertus et aptitudes. C'est ce qui impose à chacun de nous le devoir de nous efforcer individuellement comme en société de marcher vers les cimes.

Ce n'est que lorsque nous serons arrivés à un tel degré de perfectionnement que nous n'aurons pas à craindre la comparaison avec l'étranger que nous aurons rempli notre devoir envers notre nation.

Quinconque se contenterait de moins, c'est comme s'il ne voulait rien. Il ne s'agit pas de ramper, il faut marcher librement, la tête levée. Crever en route ou arriver au but le premier! Tout ou rien! Voilà nos devises.

Connaître la vérité, la regarder virilement en face, et agir en conséquence, voilà ce qui nous sauvera et nous ennoblira. Il est indigne de se déprécier, il est dangereux et puéril de se flatter et de se tromper soi-même, il est abject de se contenter de la médiocrité quand seul l'acte le plus parfait peut nous sauver.

Plus difficile est par rapport aux autres nations la mission dont nous nous chargeons, plus nous devons nous sentir stimulés à un grand effort, et plus noble est la tâche que nous nous imposons à l'égard de notre nation dont elle sert le développement interne. Plus fiers aussi pouvons nous être des progrès accomplis dans ce sens.

Ainsi, une longue, mais une admirable voie s'ouvre devant nous, celle de l'émulation générale. Nous visons arriver au but, et surpasser même les nations qui ont été plus favorisées que nous, parce que plus libres de leurs mouvements, elles ont pu gagner plusieurs étapes sur nous.

Rivaux entre nous, nous sommes tous mus par la même pensée. L'action et le succès de l'un doit servir d'exemple et d'aiguillon à l'autre. L'un heureux de la victoire de l'autre, fait néanmoins tout son possible pour gagner et mériter les lauriers de vainqueur.

N'oublions pas que le chemin conduisant à la victoire est long et épineux! Ne nous occupant pas de

ce qu'on dit autour de nous, nous avons la ferme conviction que la cause de Sokol, élevée dès ses origines au-dessus des autres, peut atteindre mieux et plus rapidement le but que nous devons tous poursuivre.

Voilà pour nos tendances et pour notre but relatif à notre nation. Partageons donc entre nous le travail, et rappelons-nous que celui qui est venu renforcer nos rangs doit toujours se préoccuper de pousser plus avant la roue du progrès. N'oublions pas que c'est l'action soutenue et s'exerçant plutôt à l'écart de la grande publicité qui décide le plus souvent du succès, non pas l'action intermittente et bruyante.

C'est par le travail quotidien, matériel et intellectuel, visant en tout au progrès que nous devons tâcher de résoudre avant tout notre problème à nous, en contribuant à conserver à notre nation la santé et la robustesse, et en l'aidant à faire valoir ses qualités par rapport aux qualités d'autres nations, comme autant de titres à son existence.

Habituons-nous donc par un effort soutenu de tous les jours à défendre notre nation que nous ne saurions défendre avec efficacité l'épée à la main, si nous laissons à l'indifférence et à la gangrène le temps d'entamer ce qu'il y a de sain dans son organisme.

Les symptômes de la société malade et corrompue sont l'égoïsme, le gaspillage et l'infatuation. Là où l'on sent se développer la vie saine, l'intérêt de l'ensemble domine tout. Là il n'y a pas de place pour la trahison, l'indolence ou la violence. C'est là seulement que l'on peut s'attendre que la nation se dresse tout entière comme un seul homme et repousse au moment décisif l'attaque dirigée contre elle. Seule la nation qui est saine dans sa moelle est une nation com-

battive. — Armons-nous! Donn ons-nous une organisation militaire! Et avant tout, formons une jeunesse robuste, saine et énergique! Celui qui veut défendre la nation quand elle est attaquée doit se tenir toujours en garde. Il doit être toujours prêt à abattre et à écraser les vampires qui voudraient lui barrer le chemin. Voilà les principes qui doivent inspirer toute notre action, voilà notre religion et la consécration suprême de notre vie.

Le but commun à nous tous dans la commune soziale est une triple émulation où chacun de nous a pour devoir d'aspirer à la palme de la victoire. C'est ce que nous devons avoir constamment en vue. Allons! Centuplons les rangs des défenseurs d'idées nobles et élevées qui prirent pour devise: »En avant!« »Toujours en avant!« »Jamais un pas en arrière!«



REV15

ÚK PrF MU Brno



3 1 2 9 S 0 1 5 7 0